

# LE PÈLERIN NOIR

ET AUTRES RÉCITS



Mikhaïl Prichvine

# LE PÈLERIN NOIR

ET AUTRES RÉCITS

*Traduit du russe, préfacé et annoté  
par Yves Gauthier*

*Avec la collaboration de Yana Grichina  
(GMIRLI, Musée d'État d'Histoire de la Littérature russe,  
éditrice de M. M. Prichvine) pour le choix des extraits  
du Journal intime de l'auteur et leur mise en regard  
avec les trois récits du présent recueil*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage  
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,  
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

© Lilia A. Riazanova  
© 2022 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-799-0

# LE PÈLERIN NOIR



## LONGUE OREILLE

De la steppe ou d'autres contrées, qu'importe d'où vient la nouvelle : elle vole à tire-d'aile, de cavalier à cavalier, d'aoul en aoul.

Un djiguite<sup>1</sup> somnole et relâche la bride : encore un peu, et il manquera les nouvelles.

Or, non ! Le cheval, avisant un autre djiguite assoupi et fourbu, se dérouté et marque un arrêt.

– *Khabar bar?* (Il y a des nouvelles?)

– *Bar!* (Que oui!)

Les chevaux se reposent, les cavaliers jasant, prennent du tabac, puis passent leur chemin. Les mirages, tel un miroir déformant, renverront de loin en loin l'image de la rencontre. La nouvelle ne meurt qu'au bout de la steppe où commence le vrai désert de sable, telle une graminée sans eau!

À ce qu'on dit, la terre s'étire là-bas sans herbes, sans nouvelles, d'un gris rouge, dans un silence tel que les étoiles n'ont pas peur de descendre au plus bas.

De bonnes âmes m'ont conseillé de me présenter comme Arabe en faisant accroire que je reviens de La Mecque pour une destination inconnue. « Ainsi, me disait-on, tu rentreras plus vite : et si quelqu'un cherche à te faire un brin de causette, eh bien tant pis, un Arabe n'entend ni le russe ni

---

1. Cavalier kirghize.

le kirghize. » Donc, j'ai fait courir la rumeur sur les ondes de Longue Oreille :

« Un Arabe noir rentre de La Mecque sur un cheval pie au front pelé, sans mot dire. »

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre à travers la steppe jusqu'au vrai désert, jusqu'au silence, jusqu'à la terre gris rouge, jusqu'aux étoiles descendues au plus bas.

Mais il arrive aussi, dit-on, qu'un cheval sellé s'y aventure, là où des chevaux sauvages, non ferrés, vaguent sans bruit d'oasis en oasis, telle une nuée jaune. Les voyant, le cheval sellé jette un œil en coulisse sur son maître, puis une ruade, et au revoir !

– *Khabar bar* ? demanderont les sauvages.

– *Bar* ! répondra le Ferré.

À sa façon, il leur parlera du Pèlerin noir et de son petit cheval pie. Le Ferré à sa façon, et moi à la mienne.

De sa maisonnette, le tenancier du lac salé – car c'est une fonction qui existe – a fait courir la rumeur :

« L'Arabe de passage, qui revient de La Mecque, a besoin pour on ne sait quoi d'un Kirghize connaissant le russe, d'une paire de chevaux et d'une carriole. »

Et voilà, bientôt quelqu'un qui frappe à la fenêtre en disant :

– L'Arabe est ici ?

– Bien ici ! ai-je répondu, le nez à la fenêtre.

Il y avait là, au bord du lac salé, une carriole et deux chevaux repus ; et sous la fenêtre, un Kirghize vêtu d'une ample tunique, une cravache à la main.

Je lui ai demandé :

– Que veux-tu ? Comment sais-tu qui je suis ?

– Je tiens ça de Longue Oreille, mon bel ami, a répondu le Kirghize en riant.

Ses dents blanches comme sucre ont lancé des éclats dans le cercle écarlate et pulpeux de ses lèvres, sa face



s'est arrondie, jaune comme un melon mûr, et deux fentes étroites ont éclipsé ses petits yeux.

On a ri longtemps comme ça.

Impeccable en tout: chevaux, carriole, feutres et cordelettes... tout cela du plus bel aspect.

– Mon cheval n'est pas gras de corps, mais il n'est pas sec non plus. Sa robe est noir louvet. Pure parole.

Ainsi parlait Isak, mon futur truchement, compagnon et camarade. J'ai repris:

– Pour être pure, elle est pure.

– Crois-moi, mon bel ami, un autre que moi se vanterait: « Ah! le cheval que j'ai... », mais je ne suis pas comme ça, moi.

On s'est vite entendus.

On a commencé les préparatifs d'une longue errance hors du trajet de poste par des chemins de nomades. J'ai demandé:

– Ils vont nous tuer?

– Pourquoi nous tuer? a-t-il répondu. Dès lors qu'on ne touche pas leur chameau et qu'on ne gêne pas leur cheval, ça leur est égal!

Donc, après avoir emballé des croûtons et plein de choses pour la route, après avoir solidement ficelé et reficelé tous nos balluchons et tapis de feutre, nous voilà dans la carriole, Isak et moi. Karat et Koulat allaient au petit trot, mon bidet suivait derrière au bout d'une longe. À l'horizon sont apparus des cavaliers de steppe. Longue Oreille s'est réveillée.

– *Khabar bar?* demandaient les uns.

– *Bar!* répondaient les autres. L'Arabe roule en carriole, son petit cheval pie au front pelé va trotinant derrière.

Le soleil a réchauffé cette vieille terre aux nuits frisquettes, et maintenant les mirages fusent de partout. Les poteaux télégraphiques du chemin de poste se sont éloignés, ondoyant, telle une caravane de chameaux. En revanche, des têtes d'oies à longs cous se dressent, droites, au bord du lac

salé, scintillant au soleil comme des porcelaines de poteaux télégraphiques.

Notre chemin de nomade serpente en deux ornières envahies d'une herbe verte de bord de route, dans un sens comme dans l'autre, pareilles à deux serpents sinuant par une mer jaune et sèche. Le lac – l'un de ces lacs trompeurs du désert – brille comme un lac véritable. Un oiseau en décolle, qui se dirige vers nous en battant de ses deux grandes ailes.

Or, soudain, plus rien. Ni lac, ni oiseau, ni chameau, tout cela disparu comme par magie.

Un chien court à notre rencontre, les oreilles ballottant comme des chiffes.

– *Ka!*

C'est Isak qui l'apostrophe dans son idiome.

Le chien accourt en poussant de petits cris joyeux. Nous arrêtons les chevaux. Un lévrier des steppes, jaune et fin comme un ressort. Il nous lance un regard strabique vers l'extérieur, horrible chez l'animal, et s'interroge: nous ou pas nous?

J'appelle le chien:

– *Ka!*

Ce n'est « pas nous »! Il pousse des cris perçants et court ventre à terre. Mais les forces lui manquent, et la route file loin devant, pareille à deux serpents.

Il s'assied sur la terre sèche en hurlant.

Avant de remettre nos chevaux en marche, nous crions une dernière fois:

– *Ka! Ka!*

Et le chien accourt, docile, à jamais nôtre. Comme si de rien n'était, et l'air content: qu'importe quel maître servir. Devant comme derrière. La steppe, le désert, partout la même chose. Le grand soleil de la steppe brille partout d'un rayon constant, sans cligner, sans risquer de se perdre derrière les arbres.

Lumière et silence... Le chien court docile. Mais le hurlement demeure ! Demeure aussi ce regard divergent vers l'extérieur. Longue Oreille a entendu le hurlement, et les mirages ont vu le regard du chien qui avait perdu son maître.

Partout le vide !

Mais pour qui brille-t-il dans la steppe, ce soleil riche et grand ouvert ?

L'ombre d'un nuage solitaire vagabonde d'un os à l'autre, d'un crâne à l'autre, comme pour nous dire : voilà pour qui brille le soleil du désert, eux aussi vivaient là, hurlaient au ciel, et le désert a cher payé le prix de son lumineux silence, de ses mirages.

Sur le coup de midi, le soleil blanchit dans la steppe. On s'arrête à un puits pour abreuver les chevaux. Isak étale sa tunique pour la prière. En attendant qu'il ait fini, Karat, Koulat et le Pie, têtes baissées, en étoile, regardent en bas dans l'ouverture du puits avec la pensée, peut-être, d'atteindre l'eau d'eux-mêmes, à moins qu'ils ne voient dans cette eau qui ressemble tant à du café un lièvre de steppe noyé ou un rat.

– Allah ! Allah ! murmure Isak.

Il tombe sur sa tunique, se relève, puis retombe.

Sa face jaune tantôt se confond avec les graminées sèches, tantôt se détache sur fond de ciel bleu. Il tombe et retombe, se passe le creux des mains sur la barbe, lève ses yeux bridés et vaguement strabiques vers les cieux et, les mains jointes, se statufie.

Même le faucon kobez n'a pas craint de fondre sur un petit oiseau tout près de la tunique d'Isak, mais, ayant manqué sa proie, s'est envolé vers la steppe infinie. Isak, qui semble n'avoir rien remarqué, est toujours là dressé sur sa tunique, les mains dévotement jointes, et pourtant ses yeux sans prière volent après l'oiseau.

Un grand turban blanc s'agite dans le fond bleu. Isak reprend vite sa prière :

– Allah ! Allah !

Quand il a raccroché sa tunique à la carriole, je lui ai demandé :

– C'est un mollah qui arrive ?

– Un Ouzbek à dos de chameau, a répondu Isak.

Or, cette fois encore, d'un seul coup tout s'efface. Il n'y a plus ni mollah ni Ouzbek, mais une femme djiguite drapée d'un blanc foulard, enfourchant une monture au galop. Elle a perdu son garçon.

Avons-nous vu son garçon ?

– On n'a vu personne, a répondu Isak à la femme. Sauf un chien qui nous suit partout.

Ce n'était pas le chien de la femme, par hasard ?

– Non ! a-t-elle dit.

Elle a demandé quelque chose à Isak, à moi-même, et a regardé nos chevaux.

– Elle demande, a traduit Isak, si l'on n'a pas vu un Arabe sur un cheval pie ; et si ce n'est pas cet Arabe qui a enlevé son garçon.

À quoi Isak a répondu :

– L'Arabe est là en train de fumer dans la carriole, et son cheval est au puits.

Alors la femme, malgré son chagrin, a demandé :

– Où va l'Arabe, et pour quoi faire ?

Et Isak de lui expliquer :

– L'Arabe revient de La Mecque. Il ne parle pas. Ce n'est pas lui qui a enlevé le garçon, mais plutôt Albasty, femme stérile aux cheveux jaunes.

La cavalière, en guise de réponse, a cravaché sa monture et piqué des deux.

L'envie m'a pris, moi aussi, d'enfourcher mon petit cheval pie et de soulever des mirages, comme cette femme.

Et me voilà en djiguite des steppes avec, sur ma tête, un *malakhaï*, toque en fourrure de jeune mouton garnie de velours vert à l'extérieur, et, à mes pieds, une paire d'*itchigs*, bottes souples en peau de bouc recouvertes de lourds bas-cuissardes, ces *saptoms* faits pour moitié de feutre et pour

moitié de cuir. Les pans bas de mon cafetan enveloppent mes jambes et serrent la selle. Ample et noire, ma tunique enrobe le tout, cafetan, selle et cheval à demi. La bride à la main gauche, la cravache à la droite. Et moi, nageant dans cet accoutrement si large, à califourchon sur mon petit dada caille et pelé du front. Kirghize en apparence, Arabe selon la rumeur, je chevauche en semeur de mirages.

Et de nouveau les cavaliers de Longue Oreille se dessinent à l'horizon. Deux d'entre eux se lancent au galop pour me couper la route. Mais je vais les déjouer. À peine ai-je enfoncé mes lourds bas-cuissardes dans les flancs de mon cheval pie que les rabats de ma toque se déportent en arrière, comme les oreilles d'un lévrier. Le vent siffle. Le cheval s'enflamme. La steppe revit. Elle n'est pas morte, mais vivante de part en part, elle s'élève, répond à l'homme du tout au tout.

Un cri dans mon dos :

– *Berghé* (par ici), djiguite !

Je me retourne. Les deux cavaliers se sont arrêtés sur la route, loin derrière. L'un d'eux tient une perche avec une boucle pour attraper les chevaux. Isak s'en approche de l'autre côté.

– *Khabar bar* ? nous demandent-ils une fois que nous nous sommes rejoints.

– *Bar* ! répond Isak.

Et de leur parler dans son idiome, le doigt pointé sur moi. Maintenant, les autres ne voient plus un mirage, mais un Arabe en chair et en os, et se délectent d'un récit à son sujet qu'ils écoutent de leurs propres oreilles.

– *Io-o* ! s'exclame l'un d'eux.

– *Èè* ! renvoie l'autre.

L'on n'entend plus que des *o* et des *è*.

On en aurait presque oublié le fond de l'affaire ! Eh là ! C'était qu'ils avaient perdu une chamelle. N'avions-nous pas vu leur chamelle ?

Non, nous n'avions pas vu de chameau. Un chien s'était mis sur nos talons, ça oui. Nous avons vu une femme qui avait perdu son enfant. Mais point de chameau.

Malgré tout, les djiguites repartent très contents. Et comment! Ils avaient vu l'Arabe en chair et en os! Maintenant, dans dix ou vingt ans, en revenant sur ces lieux nommés la Roue cassée, ils se rappelleraient l'Arabe dans ses moindres détails: que sa toque était verte et son cafetan, gris, que sa tunique était sanglée d'une grosse ceinture rouge et que le cheval pie avait sur le front une calvitie naissante.

Pour ménager mon bidet, je suis remonté dans la carriole d'Isak, et nous voilà de nouveau trottant sur la route des nomades à regarder les mirages.

D'autres rencontres se sont produites dans la journée. Près du lieu-dit Puits enterré, deux djiguites nous ont arrêtés, qui ont parlé longuement avec Isak. J'ai demandé:

– De quoi parliez-vous?

– Toujours de la chamelle, m'a-t-il répondu.

Le soir tombait quand nous avons vu dans la steppe une carriole aux brancards posés à terre, et nous avons pensé: « Abandonnée par la femme qui a perdu son garçon. » Jusqu'au coucher du soleil, tous les cavaliers de rencontre nous ont interrogés sur la femme qui avait perdu son garçon, disant aussi qu'un loup avait enlevé son chamelet à la chamelle.

Quand le soleil a effleuré la steppe, trois oies ont pris leur envol d'une étendue dégagée, signe qu'un lac était proche. Et quand enfin Isak a voulu faire – coûte que coûte! – ses ablutions pour la prière du soir, nous sommes arrivés au bord d'un lac d'eau douce envahi de joncs.

Le soir, le soleil a l'air honteux: ainsi pensent les Kirghizes mahométans. S'il rougit, c'est qu'on l'a pris un temps pour Dieu. Isak n'adresse pas sa prière au soleil, comme on est tenté de le croire, mais à la Kaaba.

Il se laisse tomber sur sa tunique:

– Allah! Allah!

Les deux cavaliers qui nous ont parlé du loup et de la chienne descendent de cheval. Voilà maintenant leurs tuniques noires qui se détachent sur fond de ciel rouge, les voilà qui tantôt lui lancent leurs mains, tantôt se fondent à la terre.

– Allah! Allah!

Toute la steppe à présent étale ses tuniques et chuchote « Allah! ». Tous les hommes arborent des faces illuminées par le soleil couchant. Seuls les temples-sépultures restent noirs dans l'immensité.

Le temps qu'Isak prie, je me promène vers le lac. Les joncs empiètent dessus jusqu'à près d'une verste. Par un sentier à peine visible, je m'enfonce dans leur antre qui me cache tout. On trouve ici des oies dans les fourrés; des grandes outardes viennent nicher pour la nuit; des loups y festoient de queues grasses de moutons arrachées à la hâte, puis s'y reposent. Les tigres sont bien plus au sud, mais la peur vous prend quand même dans une telle pénombre de forêt sèche.

Le sentier m'éloigne d'Isak, à l'écart du lac, puis nouveau tournant, il me mène à un trou d'eau avant de repartir vers je ne sais où.

Un sentier à l'aveuglette.

Un oiseau inconnu roule des trilles.

« Qu'est-ce que cet oiseau? me dis-je. Jamais je n'ai entendu de voix semblable. Il faut à tout prix que je voie cet oiseau. » Donc, je suis un sentier qui ne mène nulle part. Ça et là se font entendre dans les joncs secs d'effrayants bruissements et, devant moi, le chant du petit oiseau inconnu qui tantôt faiblit, tantôt reprend son appel.

Je marche, ou plutôt je cours, pour échapper à l'obscurité qui s'épaissit dans les joncs; je perds mon chemin, je brise les joncs, je tombe; enfin, je vois nettement la lumière rouge du couchant et le filet noir ajouré des derniers joncs.

Or, derrière les joncs, point d'oiseau. Entre le disque rouge et moi s'élève la coupole noire d'une sépulture des steppes, haute comme un temple. Un troupeau de moutons marche là, dont les queues grasses rutilent au soleil. Un

vieux berger les accompagne, l'air grave et posé, monté sur un buffle, qui siffle comme un oiseau et qui jette des cris :

– *Tchou!*

Je lui lance :

– *Berghé!*

Cela pour qu'il se rapproche et repère Isak du haut de sa monture.

Le vieillard et le buffle ont entendu.

– *Tchou!* jette le vieux aux moutons.

Le troupeau entier a tourné dans ma direction. Le buffle et le vieux l'ont suivi.

– Bons bras, bonnes jambes?

C'est ainsi que je salue le vieux en langue kirghize.

– *Amanba*, me répondit-il.

– Bêtes en bonne santé?

– *Aman*. Et tes bras? tes jambes? tes bêtes? me demande le vieux dans son idiome.

Je lui réponds :

– *Amanba. Aman.*

Je ne puis rien dire d'autre en kirghize, sinon tendre la main vers les joncs : où est Isak?

Je caresse le bon buffle entre les cornes en disant :

– *Jaksy, jaksy!*

Le vieux regarde les joncs du haut du buffle. Voyant Isak, il se réjouit. Il a compris.

Je caresse le bon vieillard en disant :

– *Jaksy, jaksy*, bon, bon vieillard.

Et lui, le brave, met pied à terre.

Maintenant, c'est moi qui monte sur le buffle, entouré d'une foule de moutons aux museaux busqués et aux lèvres inférieures pendantes, de boucs barbus et cornus, de brebis, de chèvres, d'agneaux. Je crie à plein gosier par-dessus les joncs en direction d'Isak.

Isak, qui a fini de prier depuis un bon moment, se fraye des voies de biais à travers le bruissement des joncs. Il agite la main. M'appelle à lui.



Je siffle après les moutons.

– *Tchou!* (J'émoustille le buffle.) *Berghé!* (J'appelle le vieux.)

Les croupes grasses des moutons ondoient, on dirait des coussins en caoutchouc. Parmi elles, les cornes des boucs sont comme des fourches vivantes. Tout ce monde est en marche, un bouc barbu en tête, le vieux Kirghize en queue, ainsi allongeons-nous le pas à la rencontre d'Isak.

Bien en vue, l'aoul du vieux n'est pas loin de là avec ses quelques chapiteaux d'un blanc sale. Le maître des lieux nous a invités pour la nuit, nous promettant de saigner un agneau, mais nous avons refusé: le vieux est pauvre, l'aoul est crasseux; au bord du lac, en revanche, on est bien, et il fait très beau. Le vieillard a dit beaucoup de choses à Isak, l'a aidé à ramasser de la bouse sèche (*kiziak*) pour le feu et l'a remercié très fort pour les quelques morceaux de sucre et de pain sec qu'on lui a donnés.

Après coup, j'ai demandé à Isak:

– Qu'est-ce qu'il a dit?

– Il m'a encore parlé de l'Arabe, a répondu Isak, de la femme qui a perdu son garçon et de la chamelle.

Soi-disant que la fille de ce vieux aurait voulu border son garçon au berceau et, stupeur, plus de garçon. Elle était sortie d'un bond de la yourte: un Arabe enlevait son garçon au galop vers la steppe sur un cheval pie. Et soi-disant qu'en même temps la chamelle aurait perdu son chamelet et, hurlant, affolée, se serait sauvée. La femme et ses fils se sont élancés après elle. C'est ainsi que le maître de l'aoul s'est retrouvé seul, sur ses vieux jours, à garder les moutons.

Isak a tout expliqué au pauvre vieux à propos de l'Arabe, lui assurant que le garçon avait été enlevé par Albasty, femme stérile aux cheveux jaunes, et le chamelet, par un loup. D'après Isak, le vieillard a fini par le croire et a dit:

– *Io-o, Khoudaï!* Dans le temps, les femmes stériles passaient des nuits à prier dans les monts sacrés Aoulié-Taou, à des centaines de verstes, et le grand Khoudaï leur apportait

des enfants pour leur peine ; mais voilà maintenant qu'elles enlèvent les garçons aux pauvres gens. *Io, Khoudäi!*

Et le vieux s'en est allé en hochant la tête avec force lamentations :

– Ah ! ces femmes stériles...

## CHEVAL PIE

On n'a pas vu la première étoile s'allumer: ni quand ni comment... Pendant qu'on bavardait avec le vieux, le soleil s'est couché. Deux boucs n'arrêtaient pas de se bagarrer dans l'aoul sous les feux du crépuscule. Le vieil homme a rentré son troupeau, et l'on a commencé à se préparer pour une nuit dans la steppe. On a donné à boire et à manger aux chevaux en leur accrochant un sac d'avoine au museau. Entre-temps, des moineaux se sont posés en groupe sur la carriole. Les uns se tenaient tranquillement perchés sur la ridelle, la gorge offerte au couchant rouge, les autres grouillaient dans la voiture en palabrant sur les événements survenus aujourd'hui dans la steppe. Ensuite, on a déchargé le tapis de feutre, le pain sec, le thé, le sucre et la viande, disposant le tout au sol. Cela fait, on a levé les brancards de la carriole pour y nouer une lanière par laquelle on a descendu presque jusqu'à terre, au bout d'un mors, une bouilloire emplie d'eau de lac. Cette bouilloire, Isak l'a entourée précautionneusement, presque amoureuxment, de crottes bien sèches de cheval, et y a mis le feu. Un petit vent crépusculaire soufflait opportunément par-dessous la voiture, atisant sous la bouilloire une flamme bleutée.

Pendant ce temps, dans l'aoul, le restant de la famille du vieux s'affairait au troupeau. Ce qu'ils faisaient, on ne le voyait pas: sans doute la traite des chèvres, des juments et des chamelles. Quelqu'un fredonnait un air simple et

monocorde, à croire qu'un même espiègle s'amuse à faire tinter l'anse d'un seau. Ce qu'entendant, les animaux s'allongeaient à terre. Encore deux chameaux de couchés, et le bétail s'est retrouvé entièrement à plat, et le chant s'est tu. C'est alors que j'ai aperçu la première étoile qui semblait avoir été descendue jusqu'à nous sur un fil d'argent tant elle paraissait grande et basse.

– *Tcholpan!* a dit Isak. L'étoile du berger monte quand les troupeaux rentrent des pâtures; elle pâlit quand, le matin, ils s'en vont paître. C'est notre étoile, la meilleure d'entre toutes.

Il y avait certes longtemps qu'elle était au ciel, mais nous venions seulement de la remarquer. Quand on voit la première étoile, c'est qu'il y en a une autre et même, à bien regarder, une troisième, une quatrième.

L'instant d'après, les constellations faisaient œuvre de sorcellerie sur nos têtes.

Soudain, tout a changé. La bouilloire en ébullition a craché des gouttes sur la base par le bec verseur. Elle a sifflé. Isak, tressaillant, l'a soulevée. Alors une flamme rouge agitée s'est échappée de l'intérieur du petit tas de crottes sèches. Et le ciel entier, avec ses grandes étoiles, basses et désertiques, a disparu par l'effet de la petite flamme terrestre, plus proche de nous.

Isak ne s'en souciait guère. Il a mis le thé à infuser, puis a suspendu par un mors une gamelle pleine d'eau pour la viande. Dès que la gamelle a recouvert la flamme agitée, le ciel nous est réapparu.

Le thé une fois bien infusé, Isak et moi nous sommes assis en tailleur à l'orientale, l'un devant l'autre, et l'avons bu en grignotant du sucre dans des tasses chinoises sans soucoupes que nous tenions par-dessous avec nos doigts. Maintenant, en toute simplicité, nous parlions des étoiles.

Que pouvais-je dire de cette étoile, là? Ce disant, Isak pointait un morceau de sucre vers le ciel.

– De laquelle? De celle-ci?

J'ai posé la question en levant, moi aussi, un sucre vers l'étoile Polaire.

Isak opinait du chef avec un ronron d'approbation.

Ce que je pouvais dire de l'étoile Polaire? Eh bien, qu'elle était immobile.

– Pour nous aussi, elle est immobile.

J'ai marqué mon étonnement:

– Pour vous comme pour nous, c'est la même chose, non?

– On voit ça dans le ciel depuis la nuit des temps, me répond Isak, chez nous comme chez vous, partout la même chose. Nous l'appelons le Pieu de fer. Et que dire des deux étoiles proches du Pieu de fer, la brillante et la blême?

– Que ce sont deux étoiles de la queue de la Petite Ourse. Je ne sais rien à leur sujet.

– Ce sont deux chevaux, le Blanc et le Gris, m'explique Isak, tous les deux attachés au Pieu de fer, et qui tournent autour comme Karat et Koulat autour de la carriole. Et ces sept grosses étoiles, là, dit Isak en montrant la Grande Ourse, ce sont sept voleurs qui veulent enlever le Blanc et le Gris, mais ceux-là ne se laissent pas faire, ils tournent et tournent autour du Pieu de fer. Quand les sept voleurs auront attrapé les chevaux Blanc et Gris, ce sera la fin du monde. Tout ça, on le voit dans le ciel depuis des temps immémoriaux. Chaque étoile signifie quelque chose.

Je lui désigne l'amas des Pléiades.

– Et ce petit tas d'étoiles, là-bas?

– Ce petit tas d'étoiles, ce sont des brebis effrayées par un loup. Sais-tu comment les brebis se groupent en masse contre le loup?

– Même au ciel on retrouve le loup?

– Le loup, tiens, il est là, mon bel ami!

Là-dessus, il pointe un morceau de sucre sur le loup du ciel.

Étonné, je fais:

– Dans le ciel comme sur terre!

– Comme dans la steppe, répond Isak. Là-haut aussi, une mère cherche son enfant.

– Il y a peut-être même un Arabe?

– *È-è!*

– Et Longue Oreille?

– *È-è!*

Un silence. Les étoiles scintillent doucement sur nos têtes. On dirait qu'elles respirent et qu'elles nous ont vus près de la carriole, qu'elles sourient et chuchotent, et que, d'étoile en étoile, d'un bout à l'autre de la Voie lactée, la grande famille est à la joie.

Tels les djiguites dans la steppe, les étoiles s'interrogent:

– *Khabar bar?*

– *Bar!* L'Arabe boit du thé sous les étoiles.

Isak allume un jonc sec au feu de bouse. Il veut en éclairer la gamelle pour voir si la viande est prête. Au couteau, il en coupe un morceau et le goûte.

La gamelle est retirée. Le feu rougeoit fort. De nouveau le ciel paraît s'effacer, avec ses étoiles. La flamme terrestre éclaire notre carriole et un petit cercle de steppe.

Nous étalons une guenille sale en guise de nappe et mangeons à la kirghize: avec les mains, en jetant les os au chien qui, dans les ténèbres, sous la carriole, les fait craquer avec ses dents. Froufrou: Karat et Koulat broutent. Et hou! hou! un gros oiseau n'arrête pas sur nos têtes. Il nous passe dessus, hou! disparaît pour un long moment, et encore hou! C'est l'oiseau Iouzak, un amoureux qui a perdu sa promesse, à ce qu'on dit.

Un éclat de braise dans la nuit, en zigzag, comme le feu mourant d'une allumette. Les chevaux renâclent. Un loup!

Nous tirons sur la braise: des gerbes de feu strient les ténèbres. Au hurlement des tirs répond un aboiement de chien, tout un remue-ménage dans l'aoul.

– Où sont les chevaux?

– Là.

On verse le restant de thé sur les crottes ardentes de cheval. Le ciel s'ouvre à nous pour toute la nuit. Et le croissant de lune, pareil au nimbe d'un saint, se dessine au fin fond de la steppe. Sa clarté estompe les Pléiades à l'autre bout de la voûte, avec le troupeau de brebis effrayées, le loup, la mère qui a perdu son enfant et même une partie de la Voie lactée. Ne restent que les étoiles les plus grosses.

On se couche sur un tapis de feutre de part et d'autre de la carriole. Mon malakhaï pour oreiller, les saptoms à mes jambes, mon fusil au flanc, une deuxième couverture de feutre, bien chaude, par-dessus moi. Près d'Isak, les chevaux Karat et Koulat broutent l'herbe, et près de moi le Pie. À la moindre alerte, il faut faire tomber le feutre et tirer sur le loup, pour l'effrayer.

Maintenant je vois nettement l'oiseau Iouzak, en mal de sa promesse, décrire d'amples cercles sous les étoiles; le voilà qui pousse des hou! sur nos têtes, s'éloigne hors de portée de nos oreilles, puis revient. Il cherche, appelle, répand son hou! et reprend toujours les mêmes cercles. Désespérément tristes sont les plaintes de cet oiseau qui se languit haut sur la terre désertique, mais plus bas que les astres.

Karat s'approche et se gratte à la carriole. Isak lui jette :  
– *Tchou!* Karat.

Le cheval passe de mon côté, rejoint le Pie. J'ai deux chevaux près de moi maintenant. Au ciel, quatre voleurs sur sept descendent un à un, lentement, dans l'espoir de déjouer le Blanc et le Gris, de les enlever au Pieu de fer.

« Pourquoi les étoiles sont-elles ici si grosses et si basses? » me dis-je en m'enveloppant dans mon feutre. C'est peut-être parce que la terre est sous moi si sèche, si vieille. Plus vieille est la terre, plus bas sont les étoiles, ce me semble. Qu'ont-elles à craindre ici?

– *Tchou!* Koulat.

Je dégage ma couverture. L'autre cheval vient vers moi, mais Pie s'est éloigné, on le devine à peine dans le givre qui, comme des étoiles, paillette les graminées.

N'est-il pas trop loin, mon Pie? Faut-il que je me lève? Il fait froid. Isak dort.

Je coiffe mon malakhaï et je veux me lever, au lieu de quoi je m'emmitoufle dans ma couverture de feutre, me réchauffe de mon haleine et, de nouveau, m'interroge: « N'est-il pas allé trop loin, mon Pie, dans ce champ d'étoiles? » Que déferle une nuée jaune de chevaux sauvages, et adieu le Pie!

Je veux me lever, mais ne peux pas.

Or, mon cheval pie semble s'être approché de la limite de la steppe et du désert. Une terre gris rouge. Les étoiles tombent et jonchent le sol. Une nuée jaune de chevaux sauvages file à fond de train. Avisant le Pie, ils s'arrêtent, hennissent, appellent. Les étoiles vacillent, s'élèvent et redescendent, comme des étincelles troublées en mer au passage d'un canot. Le Pie tord le cou et, de biais, d'un œil, regarde son maître au pied de la carriole.

« Dort? Ou ne dort pas? »

Ses fers ont lancé des éclats haut sur la steppe-et-désert.

Les chevaux sauvages courent d'oasis en oasis. S'arrêtent à chaque rencontre.

– *Khabar bar?* demandent les vieux.

– *Bar!* répondent les jeunes. Aux confins de la steppe, à l'orée du désert dort le Pèlerin noir, et son cheval pie au front pelé est là près de lui.

– C'est là-bas, sur la terre ordinaire, que ce cheval est pie à front pelé, précisent les chevaux vieux et sages; puisse-t-il ici s'appeler à jamais cheval bai pie à petite étoile blanche.



## LE LYCANTHROPE DES STEPPEES

Le ramadan, neuvième mois lunaire, tirait à sa fin. Les montagnes de la steppe se sont profilées dans la clarté du matin, comme de grandes tentes bleues occupées par des nomades géants. La steppe s'escarpait, la route se faisait de plus en plus accidentée. Le seau d'eau qu'on avait accroché à la carriole se vidait en giclant. Il s'est mis à tinter fort.

– C'est la colonne vertébrale de la terre, le pays Arka, a dit Isak. Heureux pays! La viande de mouton y est grasse et le lait de jument aussi capiteux que le vin. Le meilleur pays du monde pour les bergers.

Sept yourtes au pied de la montagne, pareilles à sept oiseaux blancs, semblent sommeiller, la tête sous les ailes. Près d'un puits ceint de pierre, une jeune fille assise tond une brebis.

– Jonas nous recevra-t-il? avons-nous demandé.

Ainsi les païens avaient-ils interrogé Abraham au pays de Canaan.

– Ça oui...

Le voilà qui sort de sa yourte, vieillard aux cheveux blancs, avec ses deux fils. Tous les trois vêtus de peaux de poulain. Le vieux porte la main à son cœur.

Bras sains. Jambes saines. Brebis saines. Chameaux, chevaux, tout va bien chez eux comme chez nous, Dieu soit loué, *aman!*

Les fils lèvent un coin des rideaux de feutre de la yourte. Le père s'incline et nous invite à entrer. La jeune fille va tondre les brebis au puits en faisant tinter ses breloques.

L'intérieur de la yourte des bergers ressemble à l'intérieur d'un ballon à air chaud. Il y a même un orifice en hauteur, que l'on peut ouvrir et refermer.

Là-haut se détache le rond d'un ciel encore bleu. Trois pierres hérissent le sol, noires, carbonisées, avec une broche fourchée: c'est l'âtre. Derrière l'âtre, face à l'entrée qui regarde la Kaaba: le tapis du visiteur, près duquel pousse de l'herbe. Mille choses pendent aux parois.

Le maître des lieux offre au visiteur de l'eau pour les mains. Les fils lui tendent une serviette. L'un d'eux dévisage son hôte d'un œil acéré, insolent. De l'autre fils, on remarque surtout les pieds jaunes, curieusement empreints de bonté, et la coiffure ébouriffée. On se souvient alors que Caïn était cultivateur, et Abel, pâtre.

Le soleil baigne encore la steppe: quand la porte de feutre s'ouvre et que quelqu'un entre, on est ébloui, puis le violet lumineux des pentes et l'éclat ardent des hardes de chevaux brasillent longtemps dans les yeux. Les parents du maître des lieux défilent un à un, qui tous se ressemblent. Ça entre, ça s'assied en tailleur devant l'âtre, ça entre, ça s'assied, on a l'impression d'entendre quelqu'un lire les écritures anciennes: Abraham a engendré Isaac, Isaac a engendré Jacob...

Mais, à y regarder de plus près, ils ne se ressemblent pas tous: l'un, très gros, a une petite tête de phoque; l'autre, gros aussi, a des moustaches en queue de rat qui pendillent à ses lèvres; le troisième, gros de même, a rongé de ses dents sa queue de rat; le quatrième est plus chétif, avec une face de cuivre rouge.

Tous assis en cercle, du lit au harnais, muets, regardant et mastiquant.

Cela fait déjà un mois que j'erre dans la steppe par des pistes de nomades, flanqué de mon sosie le Pèlerin noir.

Longue Oreille a répandu la rumeur de son passage aux quatre coins du pays. Il vient de La Mecque, mais pour quelle destination, mystère. Et là, enfin, on le tient.

– Où va l'Arabe ?

De toutes parts, des yeux vifs comme le sont ceux de la steppe se vrillent sur l'Arabe. Une dent blanche et pointue jette même un éclat par une bouche entrouverte, comme pour le croquer et voir ce qu'il y a dedans. L'un d'eux s'est assis au plus près et lui darde un regard si fixe, si soutenu qu'il finit par en tomber de fatigue sur un coussin, et le voilà qui ronfle. Un autre s'approche...

Suffit, les mirages...

– Je ne suis pas un Arabe...

– *Io-o!* s'exclame le gros à la tête de phoque.

– *Io!* Allah! Il n'est pas un Arabe! renchérissement les autres.

Tout le monde est bouche bée.

– Qui est-il alors? Et que lui faut-il?

– Il ne lui faut rien, explique Isak; c'est un savant qui ne prend rien à la steppe: rien de dur, ni de mou, ni d'amer, ni de salé.

– *Io*, Khoudaï, ne serait-il pas l'esprit des aïeux, *arwah*?

– Non pas, il mange du pain séché, boit du thé, s'intéresse aux herbes, aux moutons, aux étoiles, aux chants, il chasse, fait lui-même la cuisine, mange avec ses mains comme les Kirghizes et ne prie pas.

– Un *cheitan*! expire le gros aux moustaches de rat.

– Ce n'est pas un cheitan non plus, renvoie Isak péremptoire, les cheitans sont méchants. Lui, c'est un savant de Saint-Pétersbourg, un homme bon...

– Il n'aurait pas un pouce mou à la main droite? demande le gros aux poils de rat rongés.

Qui n'a pas d'os au pouce droit est un *khydyr*, un saint.

Ils examinent ma main, tâtent mon pouce. Il est dur. Le visiteur n'est ni Arabe, ni *arwah*, ni cheitan, ni saint.

Isak leur explique une heure, puis deux. Les visages rougissent, les yeux brûlent, mais le mystère de l'Arabe noir n'est toujours pas percé.

Tout le monde clappe de la langue.

– *Iok!* Non, c'est à n'y rien comprendre.

De nouveaux visiteurs entrent dans la yourte, s'installent près de l'âtre, regardent, questionnent... Tous clappent de la bouche et disent :

– *Iok!* Non, c'est à n'y rien comprendre.

Un froufrou derrière le feutre de la yourte : quelqu'un y perce un trou, de l'autre côté, et voilà un œil qui brille dedans, noir et bridé. Que je le fixe, et il disparaît ; que je tourne la tête, et il reparaît. Repu, il s'en va ; un jour se fait dans le trou, comme une étoile. À tous les coups, cet œil-là en a déjà rencontré beaucoup d'autres pareils. Les femmes tiennent des conciliabules et chuchotent entre elles, et l'Arabe, lycanthrope des steppes, se transforme, du djinn qu'il était, aussi minuscule qu'une tête d'épingle, en terrible Albasty. Et qui sait si le Pèlerin noir ne va pas arrêter des ébats amoureux dans le secret des stipes ? Et si la femme stérile, en allant passer la nuit dans les monts sacrés, ne va pas voir une ombre troubler ses pensées pures ?

Mais tout s'est dénoué simplement.

Quelqu'un a posé la question :

– Le visiteur a-t-il un père ?

Une question simple dont tout le monde s'est réjoui. Les hommes se sont rapprochés.

– Oui, j'ai un père.

– Et une mère ?

– Oui, j'ai une mère, et des frères, et des sœurs, et une grand-mère, et un grand-père, comme vous dans la steppe.

– Tous vivants ?

– Tous vivants, tous habitent à Saint-Pétersbourg.

– *Io!* exulte le vieux qui ressemble à Abraham.

– Et combien y a-t-il de maisons à Saint-Pétersbourg ?

– Des milliers !

Un cri de joie s'échappe de toutes les bouches :

– Oh !

– Y a-t-il des moutons à Saint-Pétersbourg ? demande Abraham.

– Oui, mais sans queue grasse comme on en voit dans la steppe. Des moutons comme ça.

– Comme quoi ?

– Sans queue grasse, avec une queue de bouc.

Telle une étincelle, un sourire s'est envolé des lèvres de mon truchement vers toutes ces bouches ouvertes aux dents blanches et pointues. Des barils de poudre ont flambé sous les tuniques amples, et notre ballon à air chaud a explosé en mille lambeaux, ainsi rit-on dans la steppe !

L'autre qui s'était endormi sur un coussin se réveille en sursaut, se frotte les yeux, demande ce qu'il se passe.

On lui répond :

– À Saint-Pétersbourg, les moutons n'ont pas de queue grasse, mais une queue de bouc.

Il s'écroule sur son coussin. Ils tombent tous à la renverse et se tiennent le ventre : la face de cuivre rouge, le bedonnant aux moustaches de rat, l'autre gros qui lui ressemble, la tête de phoque, le grand gaillard à la double barbe, Abraham et même Isak. Ils se relèvent à moitié, regardent le visiteur et replongent. Les tuniques ondulent sur leurs ventres. Ceux qui le peuvent viennent câliner l'Arabe noir, si gentil maintenant, mais auparavant si mystérieux et si terrible.

Derrière la fine paroi, on entend tinter les breloques aux tresses des filles. Les amoureux n'ont plus peur dans les fourrés de stipes. Les femmes stériles n'ont plus honte de leurs pensées dans les monts sacrés. Il n'est pas si terrible, ce Pèlerin noir. On a même l'impression qu'il a toujours vécu là, depuis des milliers et des milliers d'années.

## L'AIGLE

À califourchon sur de petits chevaux semblables à des hémiones, nous allons vers le Karadag, mont désertique, pour capturer des aigles royaux, oiseaux de chasse. Un filet à aigle est accroché à ma selle, et mon compagnon Khali tient un appât à la main : le cœur sanglant et fumant d'un argali, mouton sauvage, que nous venons de tuer. Dans la vallée du mont Karadag, nous tendons le filet de telle façon que l'aigle, en fondant sur sa proie comme une pierre, puisse entrer sans entrave dans l'ouverture, mais ne puisse en sortir, impuissant à déployer ses ailes. Nous laissons le cœur saignant à l'intérieur de ce chapiteau de mailles et allons nous retrancher dans la grotte la plus proche. Jusqu'à l'aube, dans le noir de la grotte, le fameux chasseur d'aigles royaux Khali me raconte la force des rapaces, comment ils attrapent les lièvres, brisent l'échine des renards et même, si l'on s'y prend très tôt, arrêtent les loups. Jusqu'à l'aube, nous parlons d'aigles. Puis, quand le jour commence à poindre et que le sommet de la montagne noire revêt quelques couleurs, nous voyons un aigle décrire un grand cercle au-dessus de la vallée. Un vol parfaitement tranquille : on dirait que des gamins ont lancé un cerf-volant et qu'ils le tiennent par des fils invisibles. Un rond sur la vallée, et il disparaît derrière la cime : assurément, il a remarqué la proie, mais ne s'est pas résolu à la saigner sur-le-champ. Sans doute est-il allé prendre conseil auprès des siens, à moins qu'il n'ait choisi

d'inspecter son domaine. Il réfléchit : est-ce bien la peine de risquer ? Retenant notre souffle, sur le qui-vive, nous attendons dans notre grotte la décision de l'aigle. Or, le voilà qui surgit, décrit encore un cercle, lévite un instant au-dessus du piège et, soudain, fond comme une pierre sur le cœur sanglant de l'argali. De la grotte, nous entendons le bruit de l'aigle qui tombe.

Car il est tombé...

Nous courons au piège, il est tombé et s'y est empêtré, mais n'abandonne pas ses manières de rapace : bec ouvert, plumes hérissées de colère, tête renversée, un feu noir dans les yeux. Khali n'en a cure, il enroule l'aigle dans le filet comme un poisson, l'accroche à sa selle et, sous les paillettes du givre matinal, nous rentrons à l'aoul avec notre riche butin.

À l'aoul, nous apportons la joie : ce n'est pas souvent que les aigles tombent au piège, et l'on pourra en tirer un bon prix au riche Mamyrkhan, amateur de chasse à l'aigle. Toutefois, avant de le vendre, il faudra le dresser pour la chasse.

Donc, nous dressons l'aigle, lui apprenons à attraper les lièvres, à briser l'échine des renards et peut-être, s'il est vraiment bon, à stopper un loup en pleine course.

Nous tendons une corde d'un bout à l'autre de notre yourte, plaçons l'aigle au milieu, lui attachons les pattes, lui passons sur la tête une couronne de cuir qui lui bandera les yeux. Aveugle et ligoté, l'aigle tient en équilibre sur son fil, comme un acrobate. On secoue la corde pour le priver du moindre répit : tout son être doit se fondre à jamais dans la volonté de son maître. L'aigle sera aussi docile que le chien, ami de l'homme.

Assis en cercle à l'intérieur de la yourte, adossés à des coussins, les chasseurs kirghizes boivent le koumis<sup>2</sup>. Il y a là parmi eux, trônant à la place d'honneur et dégustant un

---

2. Lait de jument ou de chamelle fermenté.

*kuurdak* de poulain, le plus grand des amateurs de chasse, propriétaire de cinq mille têtes de chevaux, notre invité de marque Mamyrkhan. Il ne quitte pas l'aigle des yeux. Dès que l'oiseau se calme, l'homme fait signe aux Kirghizes de secouer la corde. Si l'un d'eux décide que l'aigle est trop posé, il roule d'un flanc à l'autre pour allonger un bon coup de cravache au fil perchoir. Ainsi se passe un jour, puis deux. Excédé, aveuglé, affamé, les plumes en bataille, l'aigle tient à peine perché. Encore un peu, et il tombera, suspendu à la corde comme un poulet. Alors on lui débandera les yeux pour lui montrer – lui montrer seulement! – un morceau de viande. Cela fait, on le remet d'aplomb, on fait bouillir la viande et on lui donne à picorer un peu de cette chair blanche trop bouillie et vidée de son sang. On le martyrise encore un ou deux jours, puis on lui montre de la chair fraîche, saignante, fumante, et on le détache.

Maintenant, l'aigle trotte après la viande comme un chien. Mamyrkhan, satisfait, sourit. Les chasseurs rient. Les gamins flagellent le rapace avec une baguette, et même les chiens le considèrent d'un œil étonné et dubitatif, ne sachant quoi penser: à ses plumes, on dirait un aigle, il faudrait l'attraper; mais il a le comportement d'un chien, ami de l'homme.

– *Ka!* crie un Kirghize. *Ka!*

L'aigle va cahin-caha, et tout le monde se moque du roi des oiseaux.

Le rapace a beaucoup plu à Mamyrkhan. Impatient de l'éprouver à la chasse, l'autre enfourche son cheval et montre à l'aigle un morceau de viande.

– *Ka!*

L'aigle vient se poser sur son gant.

Nous allons chasser sur des terres où les lièvres abondent, le Karadag, mont désert. Les batteurs viennent d'en débuser un. Ils crient:

– *Kouyan!*



Le lièvre détale par la vallée où nous avons piégé l'aigle. Mamyrkhan débande les yeux de l'oiseau, le libère de sa chaîne et le lâche. Le rapace s'élève dans les airs, puis fond sur le lièvre, le transperce de ses serres, le cloue au sol.

C'est le moment d'y ficher le bec, de le mettre en charpie, ou mieux: en quelques coups d'aile, d'emporter le lièvre par-delà les cimes du mont Karadag. Peut-être même qu'il y pense déjà, un sang rouge vif s'écoule entre ses pattes, un feu noir se rallume dans ses yeux, ses ailes se déploient...

Un instant encore, et il rejoindra les siens dans les montagnes, libre. Maintenant qu'il est bien échaudé, il ne tombera plus jamais dans le piège des hommes. Mais, à ce moment précis, Mamyrkhan lui jette un cri:

– *Ka!*

De sa botte, il sort un morceau de viande qu'il avait préparé dans l'aoul.

Or, voilà que ce bout de chair à moitié desséché, imprégné de sueur et de goudron, a un pouvoir sur le puissant rapace qui en oublie ses montagnes, sa famille, sa proie grasse et tiède. Il se pose sur la selle de Mamyrkhan, se laisse bander les yeux et enchaîner. Mamyrkhan remet le morceau de viande magique à sa botte et, tranquillement, garde pour lui le lièvre.

Ainsi dresse-t-on les aigles.

## LOUPS ET BREBIS

Un vieux bouc a glissé sa tête barbue et cornue dans notre yourte.

– Le visiteur veut du mouton ou du bouc? demande le maître des lieux.

– Le visiteur veut du mouton, répond Isak.

– Du jeune ou du vieux?

– Du jeune il veut.

Le vieux présente des excuses: l'été n'a pas été pluvieux, les jeunes moutons sont secs, mais il essaiera d'en trouver un.

Là-dessus, il se retire.

Sur les trois pierres de l'âtre, un énorme chaudron noir en fer est posé. On y verse des seaux d'eau, on rajoute au feu du crottin. On se prépare à festoyer.

De son lit, un jeune pâtre aux pieds noirs entonne un chant où il est question d'un mouton au museau busqué, d'un visiteur et d'une vallée à cinq peupliers frappés par la sécheresse, dont un seul a survécu, racorni.

Le maître entre dans la yourte avec un mouton, priant les visiteurs de bénir son choix.

Isak passe ses deux mains sur sa barbe, fait les yeux fervents et intelligents. Un murmure, et le mouton est béni.

Sur son lit, le garçon continue de chanter le mouton au museau busqué, jambes ballantes, improvisant des vers et grattant des arpèges aux cordes de sa dombra<sup>3</sup>.

---

3. Sorte de luth à manche long.

Le plus mince des hommes, à la face de cuivre rouge, aiguisé un couteau. Une vieille femme entre, qui remet du crottin à l'âtre. En bas, entre les pierres, la flamme se ravive; en haut, l'on voit le ciel sous les feux du couchant.

Le mouton est ligoté maintenant, la tête renversée dans une cuvette en étain: le sang c'est la vie, pas une goutte ne doit tomber par terre. Le sang coule dans la cuvette comme par le robinet d'un samovar. Là-haut, le rond du ciel ne cesse de s'assombrir. Sur le lit, le garçon chante. À la porte mal fermée de la yourte se montre le bouc barbu, éclairé par notre feu. Les étoiles brasillent.

Le gros à la tête de phoque découpe un carré dans la poitrine du mouton et l'arrache avec la laine pour l'enfiler à la broche et le griller sur le feu. Mais le temps qu'il prépare la broche, la chair se met à bouger par l'effet de la contraction des muscles.

Isak le dit à son voisin qui le dit à son voisin, et ça fait le tour de la yourte: « La viande bouge. » On discute pour savoir s'il est permis de manger une viande pareille. On rappelle un cas semblable sur un agneau saigné par un loup. À l'époque, le mollah l'avait permis. Donc, maintenant, c'est possible aussi.

Le gros enfile la viande à la broche et dit en la faisant rôtir:

– Elle ne sautera plus à présent.

La face de cuivre rouge a tranché la tête du mouton et l'a donnée à une femme. Celle-ci l'empale à une longue pique en fer et la fait tourner sur le feu pour en brûler la laine. Quand la tête est noircie de part en part, on l'arrose avec une cruche d'eau. La femme frotte l'os sous le jet. Ses phalanges craquent et la tête du mouton blanchit de plus en plus.

La face de cuivre rouge dépèce la carcasse et sort les entrailles. À l'odeur, les chiens montrent le museau sous la yourte. On leur vide la cuvette de sang.

Des mains de femmes apparaissent, on leur donne les tripes. Et les poumons dans une autre paire de mains.

Enfin, la carcasse rouge et la tête blanche sont mises au chaudron. Sang, feu et eau se mélangent, vapeur et fumée s'élèvent, éclipsant les astres tranquilles.

Une fois le mouton bouilli, on a posé devant le tapis une table basse dont tout le monde s'est rapproché. On a sorti la tête et coupé une oreille – le meilleur – que l'on a offerte au visiteur. Après avoir brisé le crâne, on en a extrait la cervelle pour la servir dans une coupe spéciale où l'on a haché de l'oignon et versé du bouillon de la marmite. Tout à tour, chacun mettait les doigts à la coupe et s'en délectait. L'on ne manquait pas d'oindre le gras des mains aux brides, aux cravaches et aux selles. Cela fait, on est passé au mouton.

Une montagne de viande sur un plat. Les deux moustaches de rat coupaient la chair en la séparant des os.

Les autres attrapaient la viande à pleines mains, la trempaient à l'eau salée et la mangeaient sans vilains bruits de bouche, comme s'ils l'avalent. Précipitamment. Les dents scintillaient. Les os blanchissaient. La montagne fondait. Les chiens ont remis le museau à la yourte.

Là-bas, au-dehors, le neuvième croissant de l'année lunaire luisait, diminué, à bout de forces. Le gel pailletait la steppe. Pour se réchauffer, les brebis se serraient, chacune posant la tête sur l'autre, blotties contre les yourtes sombres des hommes. Déjà brillaient les yeux rouges des loups entre les rochers de la montagne, et, sur les collines, leur pelage chatoyait de reflets argentés. Mais les bons bergers gardaient leurs brebis. La jeune fille à marier, pour ne pas s'endormir, chanterait toute la nuit.

De la lune, les vagues vertes translucides roulaient au-dessus de nos têtes. Illuminés par la clarté rouge de l'âtre, les bergers finissent le mouton. Comme la viande est mangée, ils s'en prennent aux os blancs qu'ils cassent pour leur moelle. Les derniers lambeaux de chair, les restes, tout ce qu'on a fait tomber sur la nappe sale à vouloir manger

trop vite, le maître le récupère et le met dans les mains des pauvres, tendues pour l'aumône. Rien n'est perdu. Même les bris d'os rongés et collés à la nappe crasseuse sont emportés par une femme qui finira de les sucer et de les mordiller. Tout est dévoré, chacun regagne sa yourte.

Nous autres, visiteurs, en nous préparant pour la nuit, avons éteint ce qu'il restait de feu entre les pierres carbonisées. Un rai de lune s'est versé dans la yourte, par le haut, jetant des éclats blancs sur des os oubliés par terre et sur le crâne laissé près du chaudron. Nous nous sommes couchés à l'endroit même où nous avions festoyé. Isak a tiré sur une corde. L'orifice s'est refermé, et notre yourte, tel un ballon à air chaud, s'est envolée par-dessus les steppes. La fille à marier chantait, sa voix planait sur les troupes endormis, puis elle s'est assoupie, et les loups sont descendus dans la vallée, d'entre les rochers, rampant, cachant leur robe argentée et leurs yeux de feu derrière les reliefs. Ils se faufilaient à travers les stipes jusqu'aux yourtes, s'approchaient et sautaient.

Des cris dans l'aoul. On aurait dit qu'un long lasso tressé cinglait la vallée de part en part. Et pourtant le râle plaintif et timide de l'agneau emporté par les loups parvenait jusqu'à nous à travers les aboiements, le remue-ménage, les gosiers qui vociféraient. De plus en plus lointain, de plus en plus bas.

Non, ce cri mourant n'était pas un rêve. Isak a ouvert la porte de la yourte. Il scrutait la vallée. On voyait un point argenté papilloter de loin en loin sur les hauteurs, l'échine d'un loup, et des points noirs qui couraient après lui, les chiens. L'aoul était sur le pied de guerre. La face de cuivre rouge montait un cheval, un fusil à la main. On lui montrait les montagnes du doigt. Il faisait oui de la tête, promettant au maître de le venger des loups.

J'ai demandé à Isak :

– Ils en ont enlevé combien ?

– Trois, m'a-t-il répondu en se rendormant, trois agneaux.

Et six queues grasses d'arrachées à de vieux moutons.

Les femmes grondaient méchamment la jeune fille. Quand tout le monde s'est recouché, elle s'est remise à faire planer son chant sur les troupeaux endormis. Elle chantait comme un torrent gargouille au clair de lune en se coulant de rocher en rocher, et les troupeaux bruissaient comme des milliers d'hommes marchant doucement sur le sable. Les loups n'attaqueraient plus, maintenant. Mais qui sait? Un nouveau visiteur viendrait peut-être dans la nuit; alors les pâtres immoleraient encore une brebis à la lueur rouge du feu; et la brebis serait une offrande aux dieux veillant sur le troupeau.

Les troupeaux dorment paisiblement blottis contre les habitations des hommes. Les vagues vertes du neuvième mois de l'année lunaire roulent, roulent à travers ciel, translucides, sans éclipser les astres, sous le chant de la jeune fille à marier qui garde les brebis.

Il en a toujours été ainsi dans la vallée du Serpent charmé.

Au matin, quand nous nous sommes réveillés, le chasseur à la face de cuivre rouge racontait, assis devant le feu, de quelle terrible manière il s'était vengé des loups: six de tués et un de capturé vivant dans une grotte de montagne. Le vivant, il l'avait ligoté, écorché vif et relâché. Et le loup s'était enfui.

Stupéfait, j'ai demandé:

– Écorché?

– Écorché, a répondu calmement la face de cuivre rouge.

Les loups écorchés peuvent encore courir un peu.

Là-dessus, il a raconté de bout en bout sa chasse de la nuit.

Sous la lune, dans les montagnes, il a repéré sept traces fraîches. Alors il est descendu de cheval et les a suivies. Au pied du mont où l'on capture les aigles royaux, il a vu un loup qui tantôt se montrait, tantôt se cachait. C'était le loup sentinelle. Les six autres, repus, dormaient. Le chasseur a gravi la montagne par l'autre versant et, de derrière un rocher, a regardé en contrebas. Un gros loup dormait

comme une souche. Pan! Un mouvement de queue, et le voilà raide. Trois autres loups ont voulu passer d'un versant à l'autre. L'homme a sifflé, ils ont marqué un arrêt. L'un d'eux s'est assis et s'est mis à hurler, un deuxième aussi et un troisième à son tour. Les trois autres ont répondu et se sont rendus auprès du mort en hurlant. C'est alors que le chasseur a poussé des hurlements. Il hurlait et tirait, caché derrière les rochers, changeant de place, hurlait et tirait. Le dernier loup, légèrement blessé, est tombé dans un précipice où le chasseur l'a rattrapé, écorché et relâché. Et la bête noire a couru trois verstes sous la lune.

C'est ainsi que l'homme à la face de cuivre rouge s'est vengé des loups dans la vallée du Serpent chamarré.

– *Io!* s'étonnaient les autres.

– *Djaksy merghen*<sup>4</sup>! approuvait l'aoul.

Cela les faisait rire joyeusement que d'imaginer le loup écorché courant sous la lune.

Isak a tiré sur la ficelle. L'orifice supérieur s'est ouvert, un rayon de soleil est entré en éclairant la yourte.

Nous avons commencé à nous préparer pour la route cependant que les maîtres des lieux pliaient le camp. À la fin de nos préparatifs, les yourtes étaient déjà démontées. Nous allions vers les pâtures d'été; eux nomadisaient vers les pâtures d'hiver. Ne restaient sur place que des pierres noires carbonisées et des crânes blancs.

---

4. Bon tireur.

## LE PÈLERIN NOIR

Les aouls étaient partis pour d'autres herbages, les puits avaient tari, mais nous allions toujours de l'avant vers les pâturages d'été, chez le *baï*<sup>5</sup> Kouldja, dit le roi de la steppe.

Nous avons vu miroiter un lac d'eau douce et se profiler une vallée pleine de chevaux bais. Là commençaient les aouls des Kouldja, gardiens de chevaux et *barantatchs*, pillards des steppes, qui faisaient peur aux gens. À tout moment le seigneur *baï* Kouldja, « sage doyen » des pâtres, pouvait mater les insoumis en leur enlevant leurs troupeaux.

Longue Oreille rapportait depuis longtemps déjà qu'un drôle de djiguite à dos de cheval pie venait rendre visite au roi de la steppe. Propriétaire de huit mille têtes de chevaux sauvages, le maître avait envoyé à la rencontre du visiteur étranger seize jeunes cavaliers montant les meilleurs coursiers de toutes les panachures. Un poète, un chantre, un musicien et un précepteur chevauchaient en tête, suivis de gaillards à toque de renard et de mouton sur des selles ouvragées d'argent.

Ensemble, ils nous ont escortés jusqu'à l'aoul de Kouldja où nombreuses étaient les yourtes, blanches comme des mouettes. Vieillard chenu, l'*aksakal* – le doyen – est venu à notre rencontre, a porté la main à son cœur et a levé le feutre qui fermait l'entrée de la yourte du roi de la steppe.

---

5. Homme riche.



C'était vaste comme une salle de maître. Des malles en fer forgé renfermaient de précieux tapis et tuniques: tout était prêt pour migrer vers le campement d'hiver. Kouldja profitait de ces derniers jours en chassant à l'aigle et au faucon.

Et maintenant, assis face à la porte, sur un tapis, il écrivait en se servant de la tige de sa botte comme d'une table. Son bonnet de velours cousu d'or ne coupait que légèrement la citrouille large et ronde de la face du « père des bergers ». Petits yeux perdus dans une vaste étendue jaune – ensommeillés en apparence, mais qui remarquaient tout –, ample tunique enrobant de quoi contenir plus d'un seau de koumis... ainsi la steppe avait-elle sculpté son roi.

L'aînée des épouses de Kouldja – la *baïbitcha* – était assise derrière lui, aussi immobile qu'une statue de divinité chinoise. À sa gauche, un plat garni de deux gros morceaux de beurre; à sa droite, trois garçons de bronze, fils de Kouldja; et devant elle, bien en vue, se dressait la fierté de la femme du roi de la steppe: une machine à coudre Singer.

La main sur le cœur, nous sommes entrés. Kouldja a pressé sa main sur son cœur royal et s'est enquis de la santé de nos jambes et de nos bras. Nous avons fait de même et, en nous asseyant, avons demandé:

– Le père des bergers a-t-il entendu parler de nous qui marchons vers lui depuis un mois déjà à travers la steppe?

– *È!* a-t-il acquiescé.

– Par Longue Oreille? avons-nous demandé.

– C'est toujours Longue Oreille qui porte la parole à travers la steppe. Une grande chose que la parole, en vérité, mais qui finira par perdre la tribu d'Adam. Tenez, elle nous a annoncé la venue d'un bon visiteur. C'est heureux: un bon visiteur arrive, bien intentionné, et voilà qu'une brebis agnelle d'un couple de petits. Mais Longue Oreille rapporte aussi une mauvaise nouvelle: au passage de ce visiteur, un loup saigne la dernière brebis.

– *È!* ont acquiescé le poète, le chantre, le musicien et le précepteur.

– Qu'est-ce qui amène les visiteurs sur nos terres? a demandé Kouldja.

– L'envie de voir le pays, avons-nous répondu, ce pays où les gens vivent comme ils ont toujours vécu depuis des temps immémoriaux.

– Les coins dérobés, a répondu le roi des bergers, ne sont dérobés qu'aux yeux des gens qui ont peu vu, peu appris. Tout est plus simple en vérité. Mais le visiteur a raison : Arka est le meilleur pays du monde. Arka veut dire : la colonne vertébrale de la terre. Le visiteur ne s'est pas trompé. Le visiteur a beaucoup à voir.

Le roi de la steppe a fait un signe au poète. Il a levé la porte, et nous sommes allés voir l'heureux pays des bergers, Arka.

Le soir tombait. Les troupeaux se rassemblaient. C'est le meilleur moment de la journée dans la steppe. De loin en loin, de colline en colline, on court après un cheval ensauvagé. Les chamelles déambulent en gardant un œil sur leurs chamelets. Les boucs marchent devant, les brebis, derrière. Des hardes de chevaux affluent de toutes parts. Le soir, la steppe vit d'amour : tout se rejoint.

– Ce sont mes troupeaux, a dit le maître en pointant le doigt dans une direction, puis une autre, puis une troisième, puis une quatrième.

Le domaine du chef de la tribu des steppes n'avait ni clôtures ni fossés. La vallée était émaillée de blanc : les yourtes de l'oncle de Kouldja, de son frère et d'un autre frère ; derrière la colline, son beau-père ; derrière la montagne, un autre beau-père et d'innombrables miséreux qui travaillaient pour les riches. Et maintenant que le soleil se couchait, les troupeaux, là-bas aussi, se rassemblaient. Tout ce qui vivait dans la steppe était en train de se retrouver.

Des femmes en foulard blanc sortaient des yourtes à la rencontre des troupeaux, un seau à la main.

– Cette yourte est à ma mère, a dit le maître en montrant une grande yourte blanche; celle-là, à l’aînée de mes femmes; celle-là, à la cadette que je tiens de feu mon frère.

Les yourtes, qui formaient un grand cercle, semblaient attendre que leur espace central se remplît de bétail.

On attachait des agneaux et des chevreaux, on en détachait d’autres. Après avoir été séparés de leur mère la journée durant, les petits fichaient joyeusement le museau dans leur pis. Agneaux et chevreaux des mères à la traite étaient ficelés face à face dans des boucles piquées sur une longe. On laissait les femmes au troupeau pour traire. Les hommes aussi trayaient en passant prudemment le bras aux jambes des juments. Une fillette se battait avec une chèvre. Un gamin filait à califourchon sur deux moutons. Trois petits dieux de bronze montaient un cheval. Et partout giclait le lait. Ça sentait le fromage de brebis fort. Agneaux et chevreaux criaient si fort qu’on n’entendait rien d’autre.

Le roi de la steppe était bien aise de montrer ses richesses au visiteur. Il s’est approché du troupeau, a jeté un œil sur les femmes qui trayaient les chèvres, a regardé les bergers traire les chamelles et les juments avec agilité, en se servant de poulains comme leurre, puis, après s’être enfoncé dans le cercle des animaux, a enfourché un gros mouton et l’a marqué en lui arrachant la laine du front.

Dans les aouls voisins, on avait flairé la présence du visiteur et l’imminence d’un festin en son honneur. Sont venus deux mollahs en turban blanc qui ont pris place par terre en tailleur sans quitter des yeux le maître juché sur son mouton et nimbé des rayons rouges obliques du soleil couchant. Est arrivé un oncle de Kouldja, *bey* (juge), énorme carcasse que sa graisse rendait bancale sur selle. Est venu avec lui son fils Aouspan, avec un faucon à la main et un grand-duc, beau jeune homme au nez busqué qui lui-même ressemblait à un gerfaut. Est venu un autre oncle de Kouldja qui montait

un akhal-teké<sup>6</sup> blanc, accompagné de trois hommes sur des akhal-tekés noir corbeau. Est venu Jonas de la vallée du Serpent chamarré, pareil à Abraham, avec ses fils semblables à Caïn et Abel. Est venu en leur compagnie le bedonnant à tête de phoque, et l'autre bedonnant aux moustaches en queues-de-rat, et le troisième bedonnant aux queues-de-rat mordillées. Les cavaliers allaient par deux, par trois, par quatre, légèrement inclinés sur le pommeau de leur selle, chevauchant des akhal-tekés à robe noire, blanche, truitee, isabelle, baie, piquée de jaune, affluant des quatre coins de la steppe, parés d'amples tuniques, montagnards élancés ou habitants ventripotents de la vallée. Les vieux des aouls environnants venaient à pied et s'asseyaient en rond autour de la yourte de Kouldja. Au loin, on saignait déjà un cheval pour les visiteurs, les yourtes fumaient, on y battait le koumis.

Le bel Aouspan a offert à Kouldja le grand-duc qu'il venait de capturer à la chasse. Les jolies filles de l'aoul en récupèrent les plumes précieuses pour orner leurs coiffes carminées. Une fois le hibou plumé, on ne le tue pas, on le relâche dans la steppe. Il arrive alors que l'oiseau nu à grosse tête, victime de sa beauté, file sous la tempête, plus laid à voir qu'un virevoltant noir.

Kouldja a grandement remercié Aouspan pour l'oiseau qu'il a aussitôt placé dans la yourte de sa femme cadette. Le soleil s'est couché, laissant poindre les premières étoiles. Et le maître, levant la main vers la yourte de sa femme aînée, a dit :

– L'heure est venue d'ouvrir grand les bouches !

Les turbans blancs des mollahs se baissaient devant la porte. Se sont baissés ensuite le malakhaï vert et le grand malakhaï en renard du juge, puis tous les autres. Sont entrés les derniers : le poète, le chantré, le musicien et le précepteur.

---

6. Cheval de selle originaire du Turkménistan.

Les deux mollahs ont pris place près de la porte tournée vers la Kaaba. Les autres convives se sont assis en cercle à leur droite, jusqu'à l'aigle qui dormait. Le maître, sa femme et les enfants se tenaient assis à leur gauche. Maintenant que tout ce monde était installé, on entendait les serviteurs battre le koumis dans les *toursouks*<sup>7</sup>. On a posé un sucrier sur une table basse avec une montagne de ces boulettes de pâte qu'on appelle *baoursaks*, de pains d'épice et de caramel royal, ainsi que deux gros morceaux de beurre. On a plongé la carcasse rouge du cheval, taillée en quartiers, dans une énorme marmite.

Là-haut, le ciel était encore rose. Pour cette raison, aucun bon croyant n'osait mettre la main aux douceurs servies sur la table ni effleurer de ses lèvres une tasse de koumis : c'était le grand saoum, jeûne du ramadan durant lequel un musulman ne devait manger que la nuit.

À ses visiteurs non musulmans, pourtant, le maître des lieux a montré le beurre d'un signe du menton.

Comment le manger sans couteau ni fourchette ? Peut-être en essayant d'y frotter une boulette de pain ?

Inutile : trop sèche, la boulette s'effrite.

Sourire de Kouldja. Il a pris un morceau à pleines mains, exhibé ses dents blanches et dit :

– Mordez dedans !

Petit à petit, la nuit est tombée. Le maître a posé sur ses genoux une énorme coupe de koumis et, tout en faisant tourner une grosse cuiller de bois sculpté, en a rempli les tasses des convives. Les bouches se sont ouvertes, et le vertueux breuvage s'est mis à couler, infusant chaleur et bonheur sous les tuniques.

– Qu'est-ce que les savants visiteurs peuvent raconter de nouveau aux bergers sur les autres pays qu'ils ont vus ? a demandé le juge.

Nous avons répondu :

---

7. Barattes en cuir.

– Dernièrement, nous avons vu un pays où, l’été, le soleil ne se couche jamais et où la nuit ne vient pas.

– Et comment les musulmans font-ils le jeûne ? a demandé un mollah d’une voix sévère. Le visiteur se trompe : un tel pays n’existe pas.

Et beaucoup se sont moqués du visiteur qui contait des sornettes aux bergers.

Le maître a pris la défense du visiteur :

– Si, ce pays existe !

Le mollah s’est levé d’un bond. Beaucoup se sont levés d’un bond, oubliant le koumis. Une dispute a éclaté dans tout un brouhaha. Le dernier mot que nous ayons entendu était : *cheregat*<sup>8</sup>.

Quand tout s’est calmé, le précepteur nous a rapporté la discussion des mahométans.

Kouldja croyait dans la géographie dont il avait entendu parler. Il s’en remettait à la science séculière : « Il existe au monde un pays où le soleil ne se couche pas. » Le mollah disait : « Un tel pays n’existe pas, car s’il y fait jour sans arrêt, un musulman ne peut pas observer le jeûne. » Koulga insistait : « La géographie. » Et ce jusqu’au moment où le mollah a invoqué le *cheregat* qui ne pouvait pas se tromper. À quoi le roi de la steppe, dans son courroux, a renvoyé ce cri : « Le *cheregat* a tort ! »

Là-dessus, tout le monde a bondi en se récriant longuement. Puis l’autre mollah, plus sage, a réconcilié l’assemblée par ces mots simples : « Le pays où le soleil ne se couche jamais existe, mais on n’y trouve pas de musulmans. »

Voilà qui a calmé tout le monde, et chacun s’est fait servir en koumis par le roi de la steppe.

Alors le lait acide et capiteux s’est versé sur les cœurs furibonds. Sans doute eût-il coulé longtemps, longtemps, si Aouspan n’était pas sorti d’un bond de la yourte, le fusil à la main.

---

8. Loi.

Comme un martèlement de sabots se faisait entendre, tous ont pensé qu'un loup avait pris en chasse une harde de chevaux.

Mais pas un coup de feu. Aouspan est revenu avec un nouveau visiteur. C'était un messager de Longue Oreille. Comme il chevauchait au pas, il s'était assoupi en selle. La nuit était tombée, et le djiguite avait rouvert les yeux: ni route, ni montagnes, ni aouls, rien que des étoiles et des yeux de loups. Se guidant aux étoiles, le cavalier avait fini sa course à l'aoul de Kouldja.

– *Amanba, amanba!* répétait le voyageur égaré en se chauffant les mains à l'âtre.

– *Aman!* lui répondait-on en lui demandant: Y a-t-il des nouvelles? *Khabar bar?*

– *Bar!* a répondu le voyageur égaré. Dans la vallée de la Hache perdue, on a enlevé une fille promise en mariage à Nour-Djemel. Le fiancé a réclamé le remboursement du *kalym*<sup>9</sup>. Le père a refusé. Alors le fiancé lui a volé des chevaux. Et maintenant, il campait au bord d'un torrent et mangeait l'un de ces chevaux.

– Qui a enlevé la fille?

– Je n'en sais rien, a répondu le visiteur. La steppe est si grande!

– La steppe est grande, a répété le roi de la steppe avant de demander: Pas d'autre nouvelle?

– J'ai vu un corbeau choucas blanc.

– Blanc? Hé! le mollah, les corbeaux choucas blancs existent-ils?

– Oui, a répondu le mollah.

Étonnement général:

– *Io!*

Le messager de Longue Oreille avait vu aussi Albasty passer au galop avant l'aube: prunelles jaunes et cheveux jaunes.

– Ça arrive! ont dit les buveurs de koumis.

---

9. Dot en argent.

– J’ai vu aussi un bouc marcher devant après le coucher du soleil, avec un poumon entre les dents.

– Ça arrive aussi ! ont dit les hommes en tunique.

– Et aussi : à la tombée du jour, j’ai vu un lièvre noir.

– Noir ? Hé ! le mollah, les lièvres noirs existent ?

– *Io !* s’est étonné le mollah en clappant sans mot dire.

– On raconte aussi que les hommes ont appris à voler comme les oiseaux.

– *Io !*

– On raconte aussi que les hommes ont atteint le point de la terre où l’étoile Temir-Kazyk veille immobile, et que là-bas règnent les ténèbres éternelles.

– Mollah, un tel pays existe ?

– Oui, a répondu le mollah.

Les buveurs de koumis ont poursuivi l’interrogatoire :

– Quoi de neuf, encore, dans la steppe ?

– Quoi d’autre ? a répété le visiteur. Eh bien, ça fait deux mois qu’on se dit de cavalier à cavalier, d’aoul en aoul, qu’un Arabe noir chevauche à travers le pays sous la vêtue tantôt d’un saint, tantôt d’un diable, et qu’il ne prend rien à la steppe ni de dur, ni de mou, ni d’amer, ni de salé.

– Il est là ! ont dit les buveurs de koumis au visiteur qui en est resté coi.

« Non, avons-nous pensé. L’Arabe noir n’est plus là. Celui qui se trouve ici près du feu est un Kirghize ordinaire vêtu d’une ample tunique et coiffé d’un malakhaï vert ; maintenant, tout le monde le connaît, et il est comme tout le monde. C’est l’autre qui continue sa route vers le vrai désert où les étoiles sont basses et où seuls les chevaux sauvages vaguent d’oasis en oasis. Le véritable Arabe, désormais, c’est bien l’autre et non plus celui-ci. »

Et voilà le roi de la steppe qui entame de joyeuses agapes dans la yourte de sa femme aînée. Huit mille brouteurs infatigables séparent cette yourte de celle de sa femme cadette. Le dernier quartier de lune du neuvième mois de l’année hégirienne brille dans le ciel. Demain, l’on démontera ces



dernières yourtes des pâtures d'été. La neige recouvrira la steppe dont il ne restera rien.

L'épouse cadette, fille d'un noble *hadji*<sup>10</sup>, prend place devant son âtre. À la manière des jeunettes, elle peint ses ongles en rouge et peigne ses cheveux en douze tresses, comme le font les vierges. Elle prend sa coiffe carminée, arrache les plumes précieuses du hibou vivant dont son bien-aimé l'a gratifiée, et, comme le font les vierges au printemps, orne sa coiffe avec les plumes de l'oiseau sage. Ses tresses, tels douze serpents noirs, tombent sur son cou cuivré.

Les huit mille têtes dorment toutes. Même le bouc de garde Serké a plié les genoux. Une jeune brebis s'est levée pour se gratter la patte, puis s'est recouchée.

La main sur ses breloques pour les empêcher de tinter, l'épouse déguisée en jeune fille se coule à pas feutrés vers des fourrés de stipes et murmure :

- Est-ce bien toi, mon cruchon de cuivre ?
- C'est moi, ô ma coupe de bois à lèvres fines, répond le cruchon. C'est moi. Ta langue se porte-t-elle bien ?
- Ma langue se porte bien, c'est mon cœur qui souffre.
- Ton pauvre petit cœur souffre, tiens, mange une pomme du marché.

Les serpents noirs se dispersent sur sa face jaune. Jaune est la lune, jaune la pomme, jaunes les joues du bien-aimé.

- Jaune, jaune mon cruchon, je t'ai vu si jaune en rêve.
- Moi aussi, ô ma coupe, je t'ai vue jaune, mais avec des cheveux plus noirs que l'encre d'un mollah.
- Les tiens aussi, mon chéri !
- Ta prunelle est plus sombre qu'une souche brûlée.
- La tienne aussi.
- Et tes joues plus rouges que le sang d'un mouton égorgé. Et tes seins comme du beurre frais. Tes yeux comme le croissant de la nouvelle lune.

---

10. Musulman ayant effectué le pèlerinage de La Mecque.

– Jure-le, supplie-t-elle, tourne-toi vers la lune en pliant l’ongle de ton pouce.

Il se tourne vers la lune.

... Au matin un chevreau au pelage truité s’est glissé dans la yourte des visiteurs et, leur léchant le visage, les a réveillés. Le roi de la steppe avait déjà donné l’ordre de lever le camp.

Les chameaux étaient couchés devant les yourtes dont les femmes ôtaient les toiles de feutre qu’elles enrroulaient aux bosses des animaux. Les hommes arrachaient les perches de bois tordues pour les attacher à ces mêmes bosses. Ainsi s’effaçaient les yourtes blanches, une à une, comme dans un rêve : celle du roi de la steppe, de sa mère, de sa femme aînée et des autres. Une fois la yourte de la femme cadette démontée, on a vu débouler un hibou nu, entièrement déplumé, doté d’une tête énorme, qui a détalé dans la steppe.

La caravane s’est mise en mouvement dans la même direction.

Le hibou plumé galope. Et roule, roule le virevoltant noir. À tire-d’aile, un régiment après l’autre, les vieilles grues emmènent les jeunes vers des latitudes plus chaudes. Les chameaux allongent continûment la patte en posant leur sole calleuse dans les traces anciennes d’une route nomade.

Les caravanes passent, les cavaliers se croisent et se séparent. On cherche un puits d’eau vive. On demande où est la terre promise.

Comme dans un miroir, les collines se mirent les unes dans les autres. Ainsi se perd la caravane dans les étendues jaunes. Les chameaux, à bout, marquent le pas. Ils tournent dans tous les sens leur cou d’oiseau. Ils reconnaissent les lieux sans les reconnaître.

Ils n’auront guère le temps de réfléchir, car la neige tombe déjà.

Sans force, ils plient les genoux et se couchent près d’un puits tari. Longs cous tendus vers les pierres, bosses chavirées.

Ils ne verront pas Rébecca sortir d'une yourte blanche, une cruche à la main, pour les abreuver : ce pays n'est pas celui de Canaan.

Or, dans le vrai désert où la terre est sans homme et où l'herbe est gris rouge, les chevaux sauvages vont d'une oasis à l'autre en annonçant le Pèlerin noir. Au-delà de ce désert coulent sept rivières de miel ; là-bas, point d'hiver ; là-bas vivra l'éternel Pèlerin noir.



1909

JOURNAL INTIME, EXTRAITS



*Voyage de Pavlodar à Karkaralinsk.*

23 mars. – De Saint-Pétersbourg à Khrouchtchev. Le 19 mars, je monte dans un compartiment à couchettes de 3<sup>e</sup> classe. Un ingénieur s'escrime avec un énorme balluchon... Comme il n'y arrive pas, il crie au garçon de wagon: « Mettez-le debout! Mettez-le debout! » Le garçon le pose debout, mais le ballot n'en prend pas moins la moitié de la banquette. Un monsieur en sueur arrive: face large, cheveux roux magnifiques, gants de cuir... Qu'y a-t-il en lui de si désagréable? Traits du visage trop grossiers, peut-être? Ou bien le contraste entre ces traits virils et la douceur de ses yeux? Il s'en dégage une espèce de gaieté. Mais on sent tout de suite l'artiste... Je l'ai déjà vu quelque part... La conversation s'engage sur Saint-Pétersbourg. Le poète fulmine contre les cercles philosophico-religieux et Merejkovski<sup>11</sup>... Comme tout le monde. Il dit que Dieu doit se révéler dans le silence, et ainsi de suite. Conversation avec le poète.

– Pourquoi ne pas nous dire nos noms? Moi, dit-il, c'est Volochine<sup>12</sup>.

---

11. En 1908, l'auteur fit connaissance avec l'écrivain et penseur Dmitri Merejkovski (1865-1941) dont il rejoignit le cercle philosophico-religieux où l'on discutait les problèmes de l'Église en promouvant les échanges multiconfessionnels et en réfléchissant à de nouvelles formes de conscience religieuse.

12. Il s'agit bien de Maximilian Volochine (1877-1932), poète, figure notable du monde littéraire de ce début de xx<sup>e</sup> siècle.

– Et moi, Prichvine.

Je lui cite mes récits.

– Oui, oui, oui, dit-il, je les ai lus dans *La Pensée russe*. J’ai entendu parler de vous, je crois bien.

Par politesse ?

On parle de la secte des *khlysts*: les Flagellants. L’ingénieur s’en mêle. Je ne sais plus comment je lance la conversation sur un autre sujet: de la religion, on passe à la question de la terre. L’ingénieur s’en prend à la révolution: ça va de mal en pis, on n’a rien fait, etc.

Je sors du compartiment. Volochine demande à me parler sur la plate-forme. Il commence:

– Votre conversation sur la terre, je m’y suis senti tellement étranger... Je ne suis plus guère au courant de la vie russe après dix ans passés à Paris. Mais je voulais vous parler de l’eau. C’est tellement typique comme exemple. Les Slaves ne savent pas utiliser l’eau ni l’apprécier... C’est une terre encore jeune... On ne sait pas l’apprécier, ici... Il faut attendre le printemps pour prendre conscience du bruit de l’eau...

On regarde à la fenêtre. Quelle nuit! La lune... Des bois sombres sur des collines, où le noir est dans le blanc... On sent la neige fondre dans la nuit...

– Sur la vieille terre, en revanche, on sait apprécier l’eau, et de quelle façon! J’ai vagabondé avec des caravanes dans le désert de l’Asie centrale<sup>13</sup>. Une petite fontaine laisse couler un filet d’eau ténu, mais il faut voir l’amour qu’on lui prodigue... Chaque goutte a sa musique...

Je raconte:

---

13. Condamné à l’exil en Asie centrale par le pouvoir tsariste pour troubles dans les milieux étudiants (1900-1901), Volochine avait participé à des missions de prospection dans le désert en vue de l’ouverture de la liaison ferroviaire Orenbourg-Tachkent. Il écrira dans son autobiographie (1925): « Là, j’ai senti l’Asie, l’Orient, l’Antiquité, la relativité de la culture européenne... »



– Là où moi j’ai vagabondé, dans le nord, il y a tant de cascades et de rivières<sup>14</sup>...

Je lui parle du soleil de minuit, des mystères du désert du nord...

– Il y a deux déserts, dit-il. L’un – le jeune désert – attend le verbe... Quant à l’autre... il a trop vécu... on n’y voit personne... chaque particule de cette terre porte la marque de l’homme... et les étoiles sont si proches... le désert vous élève comme dans le creux de ses mains... là, j’ai compris pour la première fois qu’il existait quelque chose de plus grand que l’Europe...

Il y avait, dans ce paysage lunaire, une sorte de mystère qui faisait écho à notre conversation.

J’ai dit:

– Ce paysage russe, c’est Balmont<sup>15</sup> qui l’évoque quelque part.

Aussitôt, il a récité une poésie...

La Russie... Il lui faut... une illumination... une illumination apollinienne. Ce n’est pas pour rien qu’Apollon se tient au-dessus du tombeau de Dionysos. Le bonheur doit être donné à l’homme, lequel doit tout faire avec le sentiment d’être heureux.

Nous avons poursuivi la conversation dans la même veine. J’écoutais surtout. Jalousie ou amertume, je ne sais trop ce qui me remuait en mon for intérieur... Cette terre... trop vécu... culturelle... Hellade ou désert, on alléguait son éternelle finitude pour me narguer... et mon désert, cet autre désert: une contingence, une éphémérité [*rajouté par-dessus: un jouet d’enfant*]... Ce que ce poète ne fera qu’effleurer d’un ver peut-être par hasard... il tient dans la main ce jouet de toujours dont je rêvais depuis l’enfance, un jouet qui risque de se briser à tout instant... Je l’envie tant de le posséder

---

14. De ses premiers voyages dans le nord, Prichvine avait rapporté son fameux *Au pays des oiseaux sans peur* (1908), L’Âge d’Homme, 2003.

15. Il est permis d’imaginer qu’il s’agit du sonnet « Clarté de lune » (1894) du fameux poète symboliste Konstantin Balmont (1867-1942).

et d'en jouer... En même temps, ça en devient drôle: notre terre avec son mode de fonctionnement et ses moujiks, et, de l'autre côté, cette illumination apollinienne, un chocolat dont il me gâte...

Le chocolat, l'illumination apollinienne, lui-même si imposant, si bien en chair, avec sa face large de hobereau et ses discours d'enfant ou de femme... lui-même renferme l'étonnante contradiction des deux déserts. Au matin, nous avons bu un café ensemble. Il m'a récité trois de ses poésies sur le désert (culturel), les étoiles, le Crucifié...

C'est bien... Mais je suis loin de ça... Je le lui dis: je suis loin de ça... C'est bien, mais je suis loin de ça...

– Lisez-moi quelque chose de vous, me prie-t-il.

Alors... c'est fou!... je lui ai lu des lignes où la nuit du Nord échangeait des murmures avec celle du Sud... Évidemment, il en a dit du bien!

Ainsi s'est passée la première journée du voyage, et la deuxième a commencé.

Du 29 juillet au 3 août. – Comme le paysage a changé! La province d'Oufa: champs immenses et lointains, ligne bleue des montagnes qui les rendent encore plus vastes, parsemés de gerbes petites, une terre de couleur claire... Demain l'Oural. Martèlement du train à travers champs... rempli d'odeurs dans les ténèbres. L'Oural, ce sont de vieilles montagnes, pas très hautes. Bientôt la borne Europe-Asie.

On laisse de côté un lac de montagne, et enfin la vallée. On a passé l'Oural. Martèlement du train, mais ne résonne que le rythme, rien d'autre. D'Ekaterinbourg à Tioumen.

Tioumen. On arrive dans la nuit. La gare. Les noms oubliés de deux camarades me reviennent en mémoire. À Saint-Pétersbourg, je ne m'en serais pas souvenu. C'est donc qu'il faut être sur place pour se rappeler les choses oubliées pour des raisons inconnues; c'est donc qu'il est un lieu où l'on peut se souvenir de tout...